

La St-Jean

Autor(en): **Black**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 27

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186469>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. —
 six mois. . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 6 fr. 60

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinière, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

La St-Jean.

Si jamais les portefaix, emballeurs et autres industriels de ce genre, voulaient mettre leur corporation sous le patronage d'un saint quelconque, ainsi que l'ont fait les cordonniers avec St-Crépin, il en est un qui leur est tout naturellement indiqué, c'est St-Jean. Ce vénéré personnage ramène, en effet, chaque année cette classe de travailleurs, les grasses et maigres journées provenant des nombreux déménagements qui s'effectuent à cette époque.

A partir de la semaine qui précède l'anniversaire de ce père de l'Eglise, les rues de notre ville présentent un aspect des plus caractéristiques. Des véhicules de toutes formes transportent des mobiliers de physionomies aussi nombreuses que variées. Ici, la lourde déménageuse, regorgant du luxueux ameublement d'un heureux du siècle, roule sur le pavé avec un fracas d'artillerie ; là, le modeste char à bras, tiré par le père de famille et poussé par les moutards, transporte l'humble bagage d'un ménage d'ouvrier.

C'est aussi à la même époque que vous rencontrez ces étranges passants qui ne peuvent manquer d'attirer votre attention. Tantôt c'est un monsieur serrant tendrement sur son cœur une pendule, et dont la démarche angoissée et inquiète trahit d'un manque absolu de familiarité avec l'horlogerie ; plus loin, une servante en tablier blanc, à l'air parfaitement pacifique, du reste, brandit le *sabre de son père* — je veux dire de son maître — et pousse devant elle un char d'enfant, dans lequel, au lieu d'une figure joufflu de bébé, vous apercevez avec stupéfaction un salmigondis de choses hétéroclites et disparates : vieux livres jaunis, tringles de rideaux, tubes de lampes, patères, en un mot soldes caractéristiques d'appartements que l'on vide. Ou bien encore c'est un collègue qui n'ayant pu confier à personne le soin de déménager sa collection de papillons, marche empêtré dans ses cartons et ses vitrines et n'avance qu'avec les précautions d'un Indien sur le sentier de la guerre.

Je me suis laissé dire qu'il y avait des gens assez originaux pour aimer à déménager. J'avoue que, pour mon compte, malgré ses éléments plus ou moins comiques, le spectacle d'un déménage-

ment a toujours quelque chose de triste et de décourageant. C'est, me semble-t-il, une des expressions les plus vivantes de cette éternelle chasse au bonheur que l'homme exécute sur cette terre. Et puis il y a dans ces meubles entassés pêle-mêle, jambes en l'air, comme l'impression d'un désastre, d'une immense panique qui serait venue saisir leurs propriétaires et les jeter brutalement hors de chez eux.

A part ces considérations d'un sentimentalisme que mes lecteurs trouveront peut-être un peu exagéré, il en est une autre qui, si j'avais un intérieur à moi, me ferait détester le déménagement. C'est l'aspect piteux que prend un mobilier, même élégant, lorsqu'il est ainsi exposé tohu-bohu au jour cru de la rue. Je passais, samedi, devant une maison où l'on déménageait. Dans la cour, au milieu d'autres meubles, se trouvait une superbe chaise de salon en bois sculpté et recouverte d'un vrai chef-d'œuvre de broderie. Sans doute un de ces patients ouvrages de nouvel-an qui avait peut-être causé bien des veilles à la jolie femme (car elle devait être jolie) qui l'avait exécuté. Eh bien, ce meuble, qui sans doute faisait un magnifique effet dans son cadre ordinaire, avait, dans cette cour, quelque chose de triste, d'abandonné, de pénible à voir.

Mais ce qui m'afflige surtout dans les déménagements, ce sont ces tiroirs qu'il faut vider, ces autodafés de correspondances, de vieilles lettres relues, rappelant ici une amitié perdue, là.... oh ! non, décidément, je n'aime pas les déménagements !

Et puis il me semble que tout le monde s'attache à sa niche et qu'un appartement, aussi inconfortable qu'il soit, vous devient familier même dans ses inconvénients. J'en ai habité un pendant longtemps dont les fenêtres donnaient sur une rue où les omnibus et les chars de roulage faisaient trembler les vitres jusqu'à des heures assez avancées de la nuit, eh bien ! les premiers mois que j'ai passés dans le silencieux logement où je suis maintenant, les omnibus me manquaient à un tel point que cela m'empêchait de dormir, tant l'habitude est une seconde nature.

Si j'étais seul juge en la matière, je me contenterais du grand déménagement final qu'on ne peut malheureusement pas renvoyer.

Sur ce, laissez-moi vous souhaiter, chers lecteurs, que ce dernier changement de domicile vous arrive le plus tard possible.

BLACK.

Les comètes.

La comète actuellement visible dans la partie nord du ciel est le sujet des conversations du soir; mille commentaires se font sur la matière dont cet astre est composé, sur la vitesse de sa marche, les pronostics qui s'y rattachent et enfin sur ce qui arriverait dans le cas d'un choc avec notre globe. Quoi qu'il en soit, nous y voyons une excellente chose, celle de détourner quelques instants de la terre l'attention de tant de gens qui y sont beaucoup trop attachés, et de leur apprendre un peu à regarder en haut.

De tous les astres, nous dit M. Flammarion, les comètes sont assurément ceux dont l'apparition frappe le plus vivement l'attention. Leur rareté, leur singularité, leur aspect mystérieux, étonnent l'esprit le plus indifférent. La plupart des astronomes anciens les regardaient comme des phénomènes célestes passagers. Pour les uns, c'étaient des exhalaisons terrestres s'enflammant dans la région du feu; pour les autres, les âmes des grands hommes qui remontaient vers le ciel et livraient notre pauvre planète, en la quittant, aux fléaux dont elle est si souvent atteinte.

Le moyen-âge surenchérit encore sur les idées de l'antiquité et regardait toutes les comètes comme les avant-coureurs de quelque grand malheur. Alphonse VI, roi de Portugal, apprenant l'arrivée de la comète de 1664, se précipita sur sa terrasse, l'accabla de sottises et la menaça de son pistolet. — La comète poursuivit majestueusement son cours.

Lors de l'apparition de la comète de 1456, l'Europe était encore sous l'impression de la prise de Constantinople par les Turcs; on racontait que l'Eglise de Ste-Sophie avait été convertie en mosquée; que tout le peuple chrétien avait été égorgé ou réduit en captivité; on tremblait pour le salut de la chrétienté. On vit dans la comète un signe certain de la colère divine: les musulmans y virent une croix, les chrétiens un yatagan. Le pape ordonna que les cloches de toutes les églises fussent sonnées chaque jour à midi, et il invita les fidèles à dire une prière pour conjurer la comète et les Turcs. Cet usage s'est conservé chez tous les peuples catholiques, bien que nous n'ayons plus guère peur des comètes et encore moins des Turcs; c'est de là que date l'*angelus*.

Les comètes de 1528 et 1577 firent une sensation plus grande encore. Plusieurs personnages crurent si bien à la fin du monde, qu'ils légèrent leurs biens aux monastères, sans réfléchir pourtant suffisamment... car la catastrophe serait sans doute arrivée pour tout le monde. Les moines se montrèrent plus habiles; ils acceptèrent les biens de la terre en attendant les volontés du ciel!

L'ignorance des questions astronomiques était encore très générale au siècle dernier. En 1736 ou prétendait que le soleil avait rétrogradé, et en 1768 que la planète Saturne était perdue avec ses anneaux et ses satellites. Quelques années après il y eut à Paris une panique extraordinaire à la suite de ce que Lalande venait d'écrire au sujet de ce qui arriverait si quelque comète venait à rencontrer la terre. Le gouvernement dut charger cet astronome de rassurer le public et de faire reprendre avec confiance une foule de projets abandonnés.

Pendant ce temps, l'infatigable Messier découvrait plusieurs nouvelles comètes et faisait perdre à ces astres chevelus l'importance attachée à leur antique rareté. Son ardeur dans ses travaux astronomiques était telle, que venant de perdre sa femme au moment où l'astronome Montagne découvrait à son tour une nouvelle comète, il recevait les compliments de condoléance de ses amis, auxquels il répondit un jour par distraction: « J'en avais déjà découvert 11, fallait-il que ce Montagne m'enlevât la 12^{me}! » Puis s'apercevant tout à coup qu'on lui parlait, non de la comète, mais de sa femme, il ajouta: « Ah! oui, c'était une bien bonne femme! » Puis il continua à pleurer sa comète.

Cabarets et bouchons.

D'où viennent les noms de *cabaret* et de *bouchon* pour désigner les petits débits de vin?

Le mot *cabaret* dérive de Bacchus, ce qui paraît très naturel, mais l'étymologie est bien éloignée de ce nom. Un reste de tradition antique rapporte que Bacchus serait mort de soif dans un désert, sans un bélier qui le conduisit vers une source. Il paraît donc que, même Bacchus, poussé à la dernière extrémité, à défaut de vin, honore encore un peu l'eau claire qu'on rebute cependant souvent à côté du vin.

Afin de perpétuer le souvenir du service rendu par le bélier à Bacchus, on plaçait autrefois, dans le midi de la France, pour enseigne aux débits de vin, une tête de bélier, qui, en langue d'oc, se nomme *cabaret*. De là nous vient le nom de *cabaret* pour désigner le débit de vin.

Venons-en au *bouchon*. Afin de rappeler aux passants la fraîcheur qu'on rencontre dans les bois, on aura mis pour enseigne aux débits de vin, un rameau vert de sapin, pour leur indiquer où ils trouveront repos et rafraîchissement. Cet usage est encore fréquent chez nous, mais le nom de *bouchon* est loin de rappeler le liège qui ferme la bouteille de vin fin; il indique le faisceau de branches vertes qui sert d'enseigne, car les mots *boche*, *bochet*, *bouche*, *bouchet*, *bouchon*, *bouchot*, *bousquet*, *bosquet*, rappellent, dans les différents dialectes du français, un bouquet de bois, et, par analogie, un rameau de sapin ou tout autre faisceau de branches vertes.

J. F.-P.